

Le Dit de Trần Nữ Yên Khê

Actrice française d'origine vietnamienne, Trần Nữ Yên Khê est l'inoubliable interprète de *L'Odeur de la Papaye Verte*, *Cyclo* ou *A la Verticale de l'Été*. Epouse du réalisateur Tran Anh Hung qui en a fait son égérie, elle tient aussi le rôle de conseillère artistique dans certains de ses films, comme *Norwegian Wood*, le dernier long métrage de Tran Anh Hung tourné au Japon. Revenant sur sa jeunesse passée entre le Vietnam et la France, sa vocation artistique et les rôles qu'elle a tenus, Trần Nữ Yên Khê nous livre son « Dit » et nous fait partager des leçons d'une sagesse toute asiatique.

ASIA – Pourquoi vos parents ont-ils quitté le Vietnam pour la France quand vous étiez toute petite ?

Trần Nữ Yên Khê - Mon père était alors journaliste en France. Il est parti au VN en tant que journaliste reporter et c'est à Danang qu'il a rencontré ma mère. Le pays était en guerre. Mon père ainsi que mes grands-parents maternels ont jugé préférable que nous partions pour la France. Ils nous avaient dit que c'était juste pour les grandes vacances. C'était en 1973.

Quels métiers vos parents ont-ils exercé en France ?

Ma mère était professeur d'Histoire et de Géographie à l'Université de Huê et de Danang. Elle enseignait aussi le chinois ancien, ce qui correspondrait au latin en France. A son arrivée en France, ses diplômes n'étant pas reconnus à cette époque, elle a travaillé dans une école maternelle et est devenue directrice de Centres de loisirs à Issy-les-Moulineaux. Elle y a travaillé jusqu'à sa retraite. Mon père, lui, est resté au VN jusqu'en 1975 pour couvrir la fin de la guerre. Il a assisté à la « Chute de Saigon ». De retour en France Il a travaillé à La Poste et en même temps, il achevait un roman sur le VN, « Des Poussières par millions ». Puis il a travaillé à France Libertés, une ONG présidée par Madame Danielle Mitterrand. Il y est chargé de l'aide au développement des pays pauvres d'Asie. Cela fait plus de 25 ans qu'il s'occupe de l'Asie notamment du Vietnam, du Laos et du Cambodge.

En France, quels sont les éléments de la culture vietnamienne que vous avez conservés ?

La langue, les chansons de Trinh Công Sơn et surtout la cuisine de ma mère. Nous mangions tous les jours vietnamien à la maison et malgré cela je me réjouissais chaque fois à l'avance de la dizaine de plats que ma mère préparait à l'occasion de la fête du Têt ou du Culte des Ancêtres. Au Vietnam, le Culte des Ancêtres est très important. Ce n'est pas une religion, c'est une tradition qui est à la base de notre culture. On célèbre l'anniversaire de la mort de nos proches et à cette



Trần Nữ Yên Khê, répondant aux questions d'ASIA devant la calligraphie d'actrice (Photo. Lang Khê Tran -© ASIA)

occasion, la famille et les amis se réunissent en souvenir de ceux qui ne sont plus là. A l'origine, au Vietnam, on ne fête pas les anniversaires comme on le fait en Occident. Cette notion a été récemment importée de l'Occident. J'aime beaucoup cette tradition. Elle permet de se remémorer avec joie et convivialité la personne disparue. De l'encens brûle sur l'autel des ancêtres et on attend qu'il se consume complètement avant de s'attabler devant les mets préférés du défunt de son vivant et d'autres mets traditionnels.

La nourriture est le moyen le plus simple et le plus immédiat qui nous relie à notre culture. Et elle occupe une place d'autant plus importante, pour nous qui sommes loin de notre terre natale. De l'enfance, ce sont ces moments que je garde et dont les goûts et l'odeur m'imprégneront toute ma vie.

A quel âge êtes-vous revenue au Vietnam ?

J'y suis revenue très souvent. Mes grands-parents étaient encore vivants et nous étions très attachés à eux. Je suis donc retournée fréquemment au Vietnam à une époque où ce n'était pas vraiment une destination à la mode. Je me souviens en 1981, l'avion pour Hanoi était presque vide. Nous avions de la chance, parce que nous étions autorisés à résider chez mes grands-parents, dans notre grande maison située au centre de Danang. Mon grand-père était acupuncteur et sa situation était

plutôt confortable dans un Vietnam d'après-guerre qui souffrait d'une grande misère. J'avais 8 ans et j'ai gardé, de ces vacances d'été, un souvenir où le bonheur des retrouvailles était mêlé à une grande tristesse et surtout une grande révolte face à tant de misère.

Malgré cela, mes parents tenaient à ce que nous revenions au Vietnam presque chaque année, pour rendre visite à nos grands-parents et, mes sœurs et moi, nous avons pu rester sensibles à ce pays que le monde semblait avoir oublié, une fois la guerre finie.

Je me rappelle, de retour à Paris, le jour de la rentrée des classes, mes amis racontaient leurs vacances aux Baléares et autres régions touristiques. J'avais vraiment beaucoup de mal à faire le lien avec ce que j'avais vécu au Vietnam. Je préférais me taire et garder ces émotions si difficilement communicables. A partir des années 1990, j'ai trouvé que la situation commençait à s'améliorer et l'air y était un peu plus respirable.

En France, au lycée, étiez-vous une bonne élève ?

Je pense que je n'ai pas eu de réels problèmes avec mes études. La seule chose, c'est qu'après la terminale, je ne savais pas ce que je voulais réellement faire. Mes parents, qui sont des « littéraires », voulaient me diriger vers cette même voie, qui ne m'enthousiasmait pas. J'ai alors décidé d'aller à l'Ecole de Louvre, juste pendant une année pour avoir les bases en histoire de l'art nécessaires aux études artistiques que j'avais choisies d'entreprendre. Ensuite, je suis allée à l'Académie Charpentier (1) et aux ateliers de la Grande chaumière (2) qui préparent à l'entrée aux Grandes Ecoles d'art : j'ai préparé l'Ecole Camondo (3) et j'ai réussi le concours d'entrée.

Durant votre scolarité, pratiquiez-vous des activités en rapport avec ce que vous faites aujourd'hui ?

Je faisais du piano et ça m'a menée au théâtre.

Un jour, mon professeur de piano m'a dit : « Tu as un bon niveau mais à chaque audition tu frises la catastrophe et c'est vraiment dommage ! Tu devrais te trouver un cours de théâtre, ça t'aidera à avoir plus d'assurance. » C'est grâce à ses conseils que j'ai rencontré Hùng. Il cherchait une comédienne pour son court métrage de fin d'étude. Il était à l'Ecole Louis Lumière. Finalement c'est aussi grâce à mes parents que tout ça a pu arriver. La musique, la lecture... La lecture est une chose très importante. C'est un espace de rêverie. D'expérience solitaire. A travers la lecture, on s'invente des mondes, on crée un espace vague où il y a de la place pour toutes choses.

Parmi les films où vous avez été actrice, lequel avez-vous préféré ?

De 1993 à 2000, j'ai tourné trois longs métrages avec Hung : L'Odeur de la Papaye Verte, Cyclo et A la Verticale de l'été. I Come With the Rain est le dernier, tourné en 2008. Je l'ai découvert en World Première ici, à Tokyo et je n'ai pas encore assez de recul pour en parler. Sans en tenir compte, je dirai sans hésiter Cyclo.



HAI, kanji d'actrice. Calligraphie de Ken Kopff

Vous n'avez tourné que sous la direction du réalisateur Tran Anh Hung, votre mari. Est ce un choix ou les autres propositions de films ne vous plaisaient-elles pas ?

Je ne sais pas si c'est un choix personnel de ne tourner que dans les films de Hung. Le cinéma français ne laisse pas beaucoup de place aux acteurs d'origines étrangères. Les choses commencent à changer, mais pour les asiatiques, c'est encore lent. La vie est mixte, le cinéma devrait l'être aussi. Certaines des propositions qui m'ont été faites, concernent des personnages très stéréotypés. Ce qui ne m'intéresse pas franchement. J'ai eu beaucoup de chance de pouvoir tourner dans les films de Hùng, dont l'univers est dense et riche. J'en sors toujours métamorphosée. Mais j'espère toujours d'autres propositions qui m'ouvriraient d'autres univers.

Quels autres rôles souhaiteriez-vous tourner et, éventuellement, avec quels autres réalisateurs ?

J'ai tourné des films en vietnamien, en anglais mais pas encore en français, alors que c'est la langue que je maîtrise le mieux !

J'aimerais incarner des personnages qui n'auraient pas besoin de l'aide du scénariste pour justifier leurs origines. Les personnages ancrés dans la modernité d'aujourd'hui m'intéressent particulièrement.

D'un film à l'autre, un réalisateur peut travailler tellement différemment. Ce qui est important pour moi, c'est son humanité. Ensuite, vient l'histoire et ce que le personnage y apporte. Mais quand je regarde un film, je suis moins intéressée par l'anecdote que par le rythme particulier de cette histoire et sa musicalité.

Il m'est difficile de dire avec quels autres réalisateurs j'aimerais tourner : il y en a tellement qui ont du talent ! Si je devais en choisir un seul, ça serait Hou Hsiao-Hsien, le réalisateur taïwanais. Il fait un cinéma d'humeur et je préfère ce genre au cinéma seulement narratif.

A quand remonte votre première rencontre avec le Japon, sa littérature et son cinéma ?

J'avais 17 ans quand j'ai lu *Pays de Neige* de Kawabata. Et ça a été un grand moment dans ma vie. Je me sentais tellement proche de son monde et de ses émotions. J'ai fini par lire tous ses livres. Ensuite j'ai lu ceux de Soseki, d'Inoue, de Tanizaki. Hùng m'a offert *L'Eloge de l'Ombre* de Tanizaki lorsque j'étais à l'Académie Charpentier. Ce livre a été un révélateur pour moi. C'était mon 1^{er} traité sur l'esthétique et il m'a hantée durant toutes mes études. C'était mon livre de chevet pendant mes années à Camondo.

C'est avec Ozu que j'ai découvert le cinéma japonais. C'est lui qui m'a fait aimer le cinéma. Il a une manière unique de raconter toujours la même histoire, avec quelques variations, et je suis profondément bouleversée. A chaque fois que je revois un de ses films que je connais par cœur, je pleure. Il touche à des thèmes individuels et universels. Bien sûr, il y a eu aussi Kurosawa, Mizoguchi, Naruse... Cette culture japonaise a contribué à ma formation esthétique et reste très vivante dans ma vie. J'avais alors avec une certaine appréhension quand je suis arrivée au Japon en janvier dernier pour la préparation du film. J'allais confronter 'mon Japon mental' au Japon réel. J'avais peur que l'idée que je m'en étais fait à travers les films et les arts n'ait rien à voir avec la réalité. Ça n'a en effet plus grand chose à voir mais j'aime beaucoup.



Yên Khê vue par Joël Ito

Dans le film « *La ballade de l'Impossible* », inspiré du roman de Haruki Murakami et que tourne Tran Anh Hung, vous ne participez pas en tant qu'actrice mais en qualité de superviseur artistique. Pour quelle raison et pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste votre travail ?

Cette histoire se passe au Japon et les personnages sont japonais. Il est naturel que je ne puisse pas y participer en tant que comédienne.

Pour tous ses films, Hùng a toujours sollicité mon avis sur le plan artistique. J'ai beaucoup travaillé sur les couleurs, les motifs, le décor de *L'Odeur de la Papaye Verte*. J'ai collaboré aussi à ceux de *Cyclo*. Pour *Norwegian Wood* je devais m'occuper de la direction artistique mais finalement je vais également créer les costumes et tous les décors.



L'interview, au milieu des décors du tournage (© ASIA)

Le fait de ne pas jouer dans le film m'a donné du temps et je connais bien maintenant l'envers du décor ! Ce que vous voyez autour de vous, ce sont deux décors qui sont construits pour le film. J'élabore les plans, je décide des ambiances en choisissant les couleurs, les matières, le mobilier, tout ça, dans le moindre détail. Puis je donne les plans à mon homologue japonais qui se charge de les faire exécuter. Le film se passe entre 1968 et 1970 et nous avons beaucoup de mal à trouver du mobilier en bon état appartenant à cette époque. Au Japon, on préfère renouveler et ne pas garder. Peut-être est-ce lié au manque de place. Il m'a fallu alors dessiner du mobilier.

Cela vous plaît-il ?

C'est très intéressant, évidemment. En tant que comédienne, j'ai toujours considéré le décor comme une seconde peau. C'est le paysage mental du personnage et ça informe sur son état psychologique. C'est en prenant compte de ces considérations que je travaille un décor. Sur ce film, comme je cumule le poste de 'production designer' et de 'costume designer', je travaille en imbriquant tout pour essayer de créer des résonances. Je dois réfléchir au sol sur lequel l'acteur va marcher, au bruit de ses chaussures sur celui-ci, et à ses chaussures elles-mêmes qui conditionnera sa démarche. C'est un vaste et méticuleux travail dont j'espère que le résultat sera juste et sensible.

L'Odeur de la Papaye Verte et *A la Verticale de l'Eté* sont des films concentrés sur la vie intérieure des personnages, grâce au silence, aux tableaux visuels. Dans la culture japonaise, le « honne », ce qu'on pense vraiment n'est pas toujours exprimé, par respect des sentiments différents d'autrui. Les façons de s'exprimer des cultures vietnamienne et japonaise vous semblent-elles proches ?

Il y a beaucoup de similitudes effectivement. Je pense que c'est quelque chose de vraiment propre à l'Asie. C'est une pudeur respectueuse des autres. Une forme de politesse.

Dans 'La Verticale de l'Été', la façon dont les personnages résolvent leurs problèmes à la fin du film est tout à fait asiatique et on peut y voir une certaine beauté dans cette manière de faire. En occident, on trouverait une façon très différente de résoudre le problème dans la même situation avec certainement plus de confrontation. C'est une approche différente de l'autre. Notre culture, notre éducation, nos croyances font que nous appréhendons le monde différemment. Le Bouddhisme, au Vietnam en l'occurrence, influence nos comportements et on essaiera de trouver un juste milieu pour satisfaire harmonieusement tout le monde. Mais cela demande un certain sacrifice et de l'humilité. Et ce n'est pas simple. Ce sont deux façons vraiment très différentes de penser et en ce sens, je me sens plus proche de la pensée asiatique que de la pensée occidentale.



Trần Nữ Yên Khê dans le film « A la verticale de l'été »

Au Japon, avez-vous vu du théâtre Nô et vous retrouvez-vous dans le rythme lent des chorégraphies des acteurs ?

Je n'ai pas eu l'occasion d'en voir au Japon, mais j'en ai vu en France il y a très longtemps. Le seul spectacle que j'ai vu ici, au Japon, ce sont les combats de sumos. Je ne m'imaginais pas aimer autant ce spectacle ! J'aurais pu y passer la journée sans m'ennuyer. Au fur et à mesure que je les regardais, je trouvais qu'ils étaient dotés d'une grâce tout à fait particulière. Et malgré l'énorme masse de leur corps, leur déplacement se fait avec beaucoup de grâce, d'équilibre, de souplesse et de rapidité. Cela m'a appris des choses en tant que comédienne.

La lenteur, dont vous parlez, est un point de vue occidental, je crois. Ce rythme particulier est quelque chose qui est peut-être propre à l'Asie, mais je comprends que cela puisse être interprété comme quelque chose de lent. Je pense que vous la percevez depuis l'Occident avec beaucoup plus de lenteur que nous ! C'est une autre forme de respiration.



Le Dit de Trần Nữ Yên Khê (Photo. Lang Khê Tran - © ASIA)

Ce que j'aime dans cette lenteur, c'est qu'il n'y a pas d'efficacité. Dans le cinéma actuel, on a de plus en plus à faire à des films au montage efficace, chargés d'effets sonores et visuels qui sont du pur artifice. Ce sont des films remplis d'édulcorants. Les gens aiment cela, parce que finalement c'est plus facile. Tout comme la « Junk Food ». Il n'y a plus de place pour la respiration. Il faut aller vite et à l'essentiel. Et c'est la même chose dans notre vie personnelle. On manque de cette respiration, on manque de lenteur, on manque de temps pour la rêverie. Il n'y a plus l'équilibre entre le vide et le plein. Nos vies sont trop remplies et il n'y a plus de temps pour l'ennui, le vide et la rêverie.

Je dis souvent à mes enfants lorsqu'ils se plaignent de ne pas savoir quoi faire :

« C'est très bien ! Ennuyez- vous ! Vous avez de la chance de pouvoir encore le faire ! »

L'ennui, l'absence, la rêverie sont essentiels à notre développement et à la création.

Dans un film, c'est la même chose. Les moments de vide, de lenteur et d'absence sont précieux. Mais c'est très difficile de les préserver sous la pression des producteurs et des financiers qui préfèrent l'efficacité de peur que le spectateur ne s'ennuie. C'est aux cinéastes d'éduquer autrement le spectateur. Mais j'ai bien peur que les enjeux commerciaux et financiers, qui n'ont absolument rien à voir avec l'artistique, ne viennent à bout des désirs artistiques.

Quel message souhaitez-vous adresser aux élèves des lycées français de l'étranger ?

Je pense que c'est une grande chance d'être à l'étranger, dans une culture qui n'est pas la vôtre. En observant l'autre, on se comprend un peu mieux. Ouvrez-vous donc aux autres. Ouvrez vos yeux, ouvrez grand vos portes, soyez le plus perméable possible. Ayez la qualité de l'éponge ! A votre âge, c'est ce qu'il y a de mieux à faire : être complètement réceptif.

Et à un moment donné, toutes les richesses que vous aurez acquises s'agenceront pour vous permettre de trouver votre voie.



Yên Khê vue par Joël Ito

- (1) <http://www.academie-charpentier.fr/spip.php?page=sommaire>
 (2) <http://www.grande-chaumiere.fr>
 (3) <http://www.lesartsdecoratifs.fr/francais/ecole-camondo>

« Le Dit de Trần Nữ Yên Khê »

Intervieweurs : Agathe Bollecker (5^{ème}), Clarisse Tistchenko (4^{ème}), Sangam Chouchan (3^{ème}).

Calligraphe: Ken Kopff (1^{ère} S-OIB)

Dessinateurs: Paul Galmiche et Joël Ito (3^{ème})

Photographe : Tran Lang Khê (5^{ème})

Réalisation : Fumihiro Asakura (enseignant de japonais), Farid El Khalki (informaticien), Stéphane Leroux (enseignant d'arts plastiques), Pascal Ritter (enseignant de philosophie), Matthieu Séguéla (enseignant d'histoire-géographie).

Conception et coordination du Dit d'Asie : M. Séguéla

« Le Dit d'Asie » est réalisé avec le soutien
du Lycée franco-japonais de Tokyo et du Service culturel
de l'Ambassade de France.

Remerciements : Mme Yên Khê Trần Nữ, M. Tran Anh Hung, Mme Nishizawa Mariko, Mlle Tran Lang Khê, Mme Lydie Boureau-Coignac, Proviseur.

L'expression « Le dit de ... » est propre à l'Extrême-Orient et rappelle « Le dit du Genji » (*Genji monogatari*, chef-d'œuvre de la littérature japonaise du X^e siècle) et « Le dit de Tianyi » (grand ouvrage contemporain de François Cheng, écrivain d'origine chinoise et Académicien français).

En souvenir de la visite
du Journal Asia sur les décors
de Norwegian Wood
aux Studios de Toho.
J'espère qu'elle provoquera quelques
vocations parmi vous !

Yên Khê - ♥ -

Tokyo 11 juin 2009

La dédicace de Trần Nữ Yên Khê sur le livre d'or d'ASIA

(Au Vietnam, le nom de famille précède le prénom)

« Le Dit d'Asie »

Profitant de la venue à Tokyo de personnalités de premier plan, des élèves de la rédaction japonaise d'ASIA les interrogent dans les domaines suivants :

- **l'Éducation** : la jeunesse et le parcours scolaire/universitaire de l'interviewé(e)
- **l'Histoire** : les événements dont la personnalité a été l'acteur ou le témoin
- **la Géographie** : la relation entretenue par la personne avec le Japon et l'Asie

L'invité(e) conclut sur un message qu'il/elle souhaite adresser aux élèves des lycées français de l'étranger.

Après relecture et autorisation par la personnalité interrogée, l'interview est publiée dans le journal ASIA et mise en ligne sur le site du LFJT et de l'AEFE-Asie. « Le Dit d'Asie » se propose de réaliser des interviews utiles aux élèves qui pourront ainsi découvrir le parcours scolaire, universitaire et professionnel d'ânés illustres et s'inspirer de l'exemple qu'ils incarnent, particulièrement dans le domaine des études.

Contact : matthieu.seguela@lfjt.or.jp



L'équipe du Dit d'Asie autour de Yên Khê aux studios Toho de Tokyo (© ASIA)